L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 28 JANVIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 28 JANVIER 1896

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

Par Jas. A. Bienvenu, grande vente de cottages doubles et terrains pour bâtir, de la succession de Wm. Sheridan.

Sécurité Publique à Tout Prix

La politique a fait bien du tapage et s'est donné bien du mouvement, la semaine dernière. Les Démocrates par ci, les Républicains par là, se sont mis en campagne, les uns pour s'unir de plus en plus; les autres pour se diviser de mieux en mieux, comme il convient, du reste, à un parti qui n'existe pas réellment, qui n'est qu'un rapiécage de groupes blancs, bleus, rouges, verts, noirs, mal assemblés, encore plus mal cousus, et qui laissent voir, à travers les coutures, les plaies de l'intérêt blessé, de l'amour-propre froissé, de l'ambition déçue, de l'envie impuissante—une arlequinade politique.

Ils sont tous en train de se mesurer des yeux, de s'armer pour la bataille. Laissons les faire, pour le moment, et occupons-nous de choses plus intéressantes et plus actuelles.

Il s'agit de la sécurité de nos existences et de nos biens, de celle de nos familles et de nos concitoyens. C'est là, pour le moment, la question *vitale*.

Cette sécurité, nous ne pouvons nous la procurer qu'au moyen d'une bonne police, d'abord; voilà la condition *sine quâ non*. L'avons-nous, cette bonne police? Non. Pouvons-nous même nous la procurer? Non, encore une fois. Notre ville a beaucoup trop d'étendue, pour sa population. Nous sommes pauvres et nous avons voulu nous y loger comme des millionnaires. Nous y vivons presqu'à l'état nomade. Quand une maison avait besoin de réparations, au lieu d'y mettre les ouvriers, nous la laissions tomber en ruines et nous allions nous caser ailleurs. Nous avons voulu avoir une Cité des Jardins, nous l'avons; mais on reste effrayé, quand on songe à tout ce qu'il en coûterait pour y établir une sécurité vraie, complète.

L'administration est incapable de nous la donner—elle le dit, du moins. Il nous faut donc nous la procurer nous-mêmes, au moins en partie. Nous sommes bien obligés de subir les conséquences de nos fautes. Seulement, au lieu de laisser se développer ce mouvement désordonné, au lieu de le favoriser même, pour plaire à messieurs tels ou tels, qui exercent une influence plus ou moins grande dans les cercles politiques et financiers, les différentes administrations qui se sont succédé depuis longtemps, eussent bien fait d'éclairer leurs administrés sur les suites de ce qu'ils faisaient, de résister même, s'il le fallait, à un entraînement peu réfléchi. Il n'y a plus moyen de reculer maintenant. Il est de toute nécessité pour nous d'établir la sécurité de nos rues, le jour et, surtout, la nuit. Que chacun y mette, nous ne dirons pas de la bonne volonté—ce qui est très facile à dire, mais de sa poche—ce qui est beaucoup plus sérieux en ce moment que l'administration soit, à la ville, et mieux composée, et plus riche; et, peut-être, arriverons-nous à nos fins.

Nous voici à la veille du Carnaval sur lequel comptent tant de commerçants; comment peut-on espérer que les étrangers viennent nous visiter, quand ils voient, chaque matin, les journaux raconter les prouesses auxquelles se livrent presqu'impunément, chez nous, les malfaiteurs de toute l'Union?

Que chacun s'arme la nuit et qu'il troque quelque peau, le cas échéant, alors nous verrons bien vite disparaître de chez nous cette horde de voleurs-assassins qui s'est abattue sur notre ville depuis quelques semaines.

LA

Scandaleuse affaire DU JOUR.

Une dépêche que nous avons publiée dans notre dernier numéro, parlait d'un duel probable entre M. Henri Rochefort, rédacteur de l'*Intransigeant*, et M. Edouard Drumont, rédacteur de la *Libre Parole*, duel motivé par une polémique entre M. Rochefort et Mme Séverine.

Les dernières arrestations celles de M. Chiarisolo et Geo. de Labruyère, journalistes tous deux, ont donné lieu à des révélations que nos lecteurs ne trouveront pas dénuées d'intérêt.

Ainsi qu'il l'avait annoncé lui-même par un télégramme, M. Chiarisolo s'est présenté un matin, à dix heures et demie, dans le couloir des juges d'instruction à Paris et s'est fait annoncer à M. Meyer.

Introduit immédiatement dans le cabinet du juge, il lui a dit :

—Je suis M. Chiarisolo et je viens me mettre à votre disposition.

M. Meyer lui a alors fait subir un long interrogatoire et, cet interrogatoire terminé, il lui a annoncé qu'il se voyait dans la nécessité de le mettre en état d'arrestation.

L'inculpé a été conduit à la Sûreté où il a déjeuné, en attendant que le juge ait besoin de lui pour être interrogé à nouveau.

D'après lui, son affaire se réduit à ceci: ayant par hasard fait la connaissance de M. de Labruyère, celui-ci aurait demandé de le mettre en rapport avec M. Max Lebaudy ou, à son défaut, avec M. de Cesti. C'est ce qui fut fait. Mais Chiarisolo n'aurait transmis aucune proposition, aucune menace; son rôle se serait réduit à une simple présentation.

Cette troisième vision, on le voit, est en contradiction à la fois avec celle de M. de Cesti, qui dit que Chiarisolo est venu traiter de la part de M. de Labruyère, et avec celle de Labruyère qui prétend que Chiarisolo lui a fait des offres au nom de de Cesti.

Puisque nous sommes sur ce débat, reproduisons la note que Mme Séverine, la collaboratrice-sœur-siamoise de M. de Labruyère, a publiée dans la *Libre Parole*.

Le 21 juillet j'écrivais ici: "O puissance de l'argent, double péril pour qui "l'attaque; soit de sembler désir de "mordre au gâteau, soit de paraître ran"çonné de n'y avoir pu mettre la dent!

"Et même, hors du gâteau, il y a le "pain quotidien que l'on risque, en de "certains endroits, à se permettre de "telles audaces, que la griffe d'or, en se "joignant, peut rogner ou écraser....

"Baste! je suis fille de bonne race, des "vieux ancêtres qui ne craignaient rien "sinon que le ciel tombe, et quelque dan"ger n'est point pour me déplaire quand "il s'agit de parler pour la justice, selon "la vérité.

"J'oserai donc m'occuper de M. Lebaudy."

Le ciel est tombé on presque. On a perquisitionné chez moi, sur l'indication de M. de Cesti, l'individu que l'on sait, contre qui j'ai mené campagne et tant réclamé l'enquête; on a arrêté l'ami par qui l'on avait espéré me compromettre et tenté vainement de m'atteindre.

Je ne permettrai pas cette diversion; je ne laisserai pas les gredins que je suis arrivée à démasquer essayer de diminuer leur culpabilité en l'étendant à des tiers.

Chaque jour qui s'écoule me donne raison davantage. J'ai dit qu'il y avait des officiers compromis—aujourd'hui, on le déclare. J'ai dit que M. Max Lebaudy ne fut jamais tuberculeux—hier, le *Gaulois* en convenait à sa première page. Et je regarde, jour par jour, se réaliser, enfin visibles, mes affirmations, enfin accessibles au public.

Que tout ce gibier de bagne essaye de se défendre et de clabauder, c'est naturel. Mais, qu'on le sache bien, je ne laisserai personne expier mon courage, être l'otage des rancunes, la victime des compromissions. Séverine ne commet pas de ces lâchetés-là!

J'ai fait une œuvre saine, juste, telle qu'on la devait attendre de mon amour des humbles, de ma haine des intrigants, de mon mépris de l'or. Quoi qu'il en arrive, quoi qu'il doive résulter de cette campagne, je proclame très haut n'en rien regretter, et que, si elle était à refaire, sûre que je suis de l'appui des braves gens, je la referais!

SÉVERINE

Cette note est suivie de ces quelques lignes signées de M. Edouard Drumont:

On vient de lire les quelques lignes de fière protestation de Séverine.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la rédaction de la *Libre Parole* envoie l'hommage de sa respectueuse et cordiale sympathie à notre chère et vaillante collaboratrice qui, d'ailleurs, traverse cette tourmente avec sa sérénité habituelle.

Imprudent et souvent facile à entraîner dans les pièges en ce qui me concerne personnellement, j'ai toujours été perspicace et clairvoyant pour ceux que j'admire et que j'aime. J'avais bien prévu que le vase de pur cristal risquerait de se briser contre le pot d'or. Forte de sa conviction et tranquille dans sa conscience, Séverine n'a pas voulu m'écouter; elle voit aujourd'hui quelles forces peut mettre en mouvement cet argent qui est, en réalité, le seul maître et le seul Roi en cette invraisemblable fin de siècle.

J'essayerai demain d'expliquer tout cela au juge d'instruction.

Que tous ceux pour qui Séverine a été bonne et secourable fassent une prière pour que ce magistrat qui, paraît-il, n'est pas juif, malgré son nom, soit un vrai magistrat et non la dupe des agents et des policiers qui voudraient gouverner la France à l'heure actuelle.

C'est égal, on a une singulière idée des Français émancipés par 89 lorsqu'on médite ces deux points.

Cinq mille enfants de la France sont morts à Madagascar, après avoir enduré d'atroces souffrances, et la Chambre a refusé d'ouvrir une enquête.

Quelques faiseurs sans scrupules ont essayé d'exploiter un petit vivant, et tout l'appareil social se met en branle au milieu d'un effroyable vacarme....

Mme Séverine a donné à l'*Echo de Paris* une autre note, un peu différente par les termes, mais reproduisant, au fond, l'augmentation de celle qui précède.

Contrairement à ce qu'on espérait, ni M. de Labruyère, ni M. de Cesti n'ont été interrogés et confrontés avec M. Chiarisolo.

En revanche, M. Edouard Drumont, quoique n'ayant pas été convoqué, s'est présenté et a été introduit près du juge.

Il a dit que, si la campagne de Mme Séverine avait été interrompue un instant, c'est parce que lui, rédacteur en chef, la trouvait trop violente. Mais que dès qu'il avait entendu prononcer le mot de chantage, il avait donné ordre de la reprendre, plus modérée, cependant.

Après lui, Chiarisolo a été de nouveau interrogé. Puis le juge a entendu M. Marchi.

Voici comment M. Marchi, ancien conseiller général de la Corse et ami de Chiarisolo, raconte le rôle de celui-ci :

—Je me trouvais un jour au café Cardinal avec Chiarisolo quand entra M. Lescardi, un journaliste sportif, qui me dit :

—Vous connaissez Labruyère ?

—Oui, répondis-je.

—Eh bien! vous seriez bien aimable de servir d'intermédiaire à M. Latour-Dumoulin, un ami de Max Lebaudry, qui voudrait entrer en pourparlers avec Labruyère.

Je n'acceptai point de jouer ce rôle qui ne me disait rien de bon. Chiarisolo se mit alors en avant et déclara être en fort bons termes avec Mme Séverine et son commensal.

Chiarisolo fut alors présenté à M. Latour-Dumoulin, qui lui aurait dit :

—Max Lebaudy est très ennuyé de la campagne de Séverine et il ne demanderait pas mieux que de faire un sacrifice d'argent pour la faire cesser.

"Voulez-vous en parler à Labruyère? Max Lebaudy aurait bien pris de Cesti pour régler cette affaire. Mais il dit qu'un pareil négociateur lui coûterait les yeux de la tête et il a cherché une autre personne."

Chiarisolo se rendit alors chez M. de Labruyère et lui fit part des intentions de Max Lebaudy en prononçant le nom de M. Latour-Dumoulin.

M. de Labruyère répondit que ce dernier n'avait aucun mandat de Max Lebaudy, pour traiter une pareille affaire et que, pour s'en assurer, il suffisait de se renseigner auprès de M. de Cesti.

Celui-ci interrogé, à ce sujet, par Chiarisolo l'emmena à Maisons-Laffitte chez Max Lebaudy et lui dit :

—Voulez-vous voir Max avec moi? Il vous dira qu'il n'a chargé personne de s'occuper de cette affaire.

—Non, répondit Chiarisolo. Demandez-le lui vous même. J'attendrai la réponse.

De Cesti se rendit auprès du "Petit Sucrier" et revint bientôt en disant :

—Eh bien! j'avais raison. M. Latour-Dumoulin n'a été chargé d'aucune démarche.

Puis il reconduisit Chiarisolo à la gare. Au moment où il allait monter dans le wagon, de Cesti lui dit :

—Dites donc, si vous faisiez l'affaire pour mon compte? Ça aurait des chances de réussir.

Chiarisolo poursuivit les négociations avec M. de Labruyère, dîna chez lui, à Fontainebleau, comme il a été dit déjà; se fit donner un exemplaire du roman *Chanterelne* avec dédicace datée, échangea des dépêches avec Labruyère et, par deux fois, rendit compte de sa mission à de Cesti qui, la seconde fois, avait pris la précaution de faire recueillir les paroles de Chiarisolo par un sténographe caché dans une pièce voisine.

Cependant Mme Séverine poursuivait sa campagne dans la *Libre Parole* et dans l'*Echo de Paris*. C'est alors que parut dans le *Soir* un filet annonçant que si les attaques contre Max Lebaudy ne cessaient pas, on contrarierait la tentative de chantage dont il avait été l'objet. Les articles contre le "Petit Sucrier" cessèrent soudain.

C'est alors que Chiarisolo apprit le stratagème dont Cesti avait usé pour établir la tentative de chantage. Furieux, il lui écrivit une lettre qui lui demandait d'attester qu'en toute cette affaire lui, Chiarisolo, avait agi loyalement et de bonne foi et surtout d'une façon désintéressée.

Le 15 septembre, de Cesti écrivit l'attestation demandée. Elle a, d'ailleurs, été remise hier au juge d'instruction par Chiarisolo.

M. Meyer a entendu, après M. Marchi, M. Lescardi, qui s'était présenté sans être convoqué.

Le témoin volontaire a demandé au juge d'instruction s'il pouvait se rendre à Nice.

—Allez à Nice, monsieur Lescardi, je n'ai pas besoin de vous.

Troublé par cette bienveillance, M. Lescardi s'est immédiatement précipité dans un petit escalier conduisant aux chambres correctionnelles. Fort heureusement un de nos confrères s'est mis à sa poursuite et l'a remis sur le bon chemin.

A sept heures moins un quart, Chiarisolo était reconduit au Dépôt et M. Meyer disait aux journalistes présents :

—Messieurs, vous pouvez vous retirer; je ne fais plus rien d'intéressant maintenant.

M. Leproust, commissaire des recherches, est retourné au No 14 du boulevard Montmartre, domicile de Mme Séverine. Il était accompagné de M. de Labruyère, qui n'avait nullement perdu son assurance.

Les visiteurs ont été reçus par Mme Séverine qui, prévenue la veille que le contenu des caisses et tiroirs, sur lesquels avaient été apposés les scellés, serait examiné, attendait dans son salon l'arrivée du magistrat et de l'inculpé.

M. de Labruyère s'est jeté dans les bras de son amie, mais aucune scène de larmes ne s'est produite.

Pendant que M. Leproust inventoriait le contenu des tiroirs, l'inculpé et Mme Séverine causaient des événements du jour. M. de Labruyère raconta ses longues stations dans le cabinet de M. Meyer et les ennuis d'interrogatoires dont la solution se faisait trop attendre. Il s'étonnait que son innocence ne fût pas encore reconnue, affirmant qu'il était victime de deux infâmes gredins, de Cesti et Chiarisolo. Enfin l'on verrait bien!

La perquisition se continuant, M. de Labruyère jeta les yeux sur les feuilles du jour. Mme Séverine lui signala même l'article de l'*Intransigeant* où il était fort malmené.

Pendant cette lecture il fronça les sourcils, crispa les poings, très nerveux :

—C'est ignoble, on abuse de mon incarcération pour déverser sur moi des torrents d'injures! Les voilà bien les pamphlétaires! Pourquoi ne m'avoir pas attaqué alors que j'étais en liberté? Enfin j'ai confiance, chère amie, vous saurez lutter, vous défendre: moi, peu m'importe que l'on m'attaque! Je n'en ai cure pour le moment. Nous verrons par la suite! Ah! ce Rochefort! jamais, chère amie, il ne nous pardonnera notre collaboration au *Cri du Peuple*....

Et comme les investigations de M. Lebroust étaient terminées, le magistrat emmena M. de Labruyère qui de nouveau pressa les mains de Mme Séverine.

Revenons maintenant à Chiarisolo—dont le vrai nom, nous dit-on est Charles *Chiarisoli*. Il est né à Bourg (Ain). Son père, originaire d'Ajaccio, a été retraité comme capitaine et est allé mourir dans sa ville natale.

Au physique, c'est un garçon de taille moyenne, plutôt petit, teint brun, barbe en pointe, portant un binocle.

Il était très connu, de vue, surtout, mais peu de personnes savaient son nom.

Plusieurs journaux ayant dit qu'il avait été présenté à M. de Labruyère, au cours de la période boulangiste, par M. Léandri, M. Léandri a publié la protestation suivante :

Pour éviter toute confusion dans l'esprit du public, je tiens à rectifier le récit de certains journaux au sujet de la présentation de M. Chiarisolo à M. de Labruyère.

Je me trouvais un soir, en 1890, au café de la Paix, avec un certain nombre de mes compatriotes parmi lesquels M. Chiarisolo, lorsque Mme Séverine et M. G. de Labruyère survinrent. Je fis les présentations d'usage et ce fut tout.

Il y a de cela *six ans* et depuis je n'ai plus revu ces deux messieurs ensemble.

Je ne vois pas pourquoi mon nom a été prononcé—même très indirectement—à l'occasion des répugnantes malprovetés que les journaux racontent et auxquelles j'entends rester absolument étranger.

A. LÉANDRI.

M. Léandri n'a, d'ailleurs, pas à se défendre du fait d'avoir connu M. Chiarisolo. Il a cela de commun avec la plupart des Corses habitant Paris. Chiarisolo se montrait beaucoup. Alors qu'il était secrétaire de M. Floureus, il passait pour avoir une importance capitale. Son patron finit par le trouver compromettant et s'en débarrassa en l'envoyant rédiger une feuille locale dans les Hautes-Alpes.

C'est là que M. Baihaut le repêcha et, comme secrétaire de M. Baihaut, il redevint un personnage. On a pu le voir, bien des fois, le soir, à la terrasse du café Cardinal, pérorant au milieu d'auditeurs émerveillés de sa fécondité.

Il y a donc, à Paris, cent, mille personnes peut-être, qui depuis 1882, date de son arrivée à Paris, jusqu'à ces temps derniers, se sont trouvées en rapport avec M. Chiarisolo.

LA MYSTIFICATION DES 104.

Les inculpés dans cette affaire ont affirmé, au cours des interrogatoires qu'ils ont subis, qu'ils avaient été de très bonne foi en publiant la liste des "104." Ils avaient d'autant moins hésité, ont-ils dit, à faire cette publication, qu'à maintes reprises, M. Loubarès, ex-fermier de la *France*, avait prétendu, devant eux et devant plusieurs autres personnes, posséder la fameuse liste, mais encore tous les papiers d'Arton. M. Espinas, juge d'instruction, a pensé qu'il était nécessaire de vérifier ces allégations et il a chargé de cette mission M. Martin, commissaire aux délégations.

Ce magistrat s'est, en conséquence, rendu à la *France*, où il a entendu plusieurs rédacteurs de ce journal. Tous ont confirmé les affirmations des inculpés.

M. Martin est, ensuite, allé au journal *la Renaissance* où, avait-on dit encore, M. Loubarès avait tenu les mêmes propos.

Là, également, les rédacteurs de ce journal on déclaré qu'en effet ils avaient entendu M. Loubarès affirmer qu'il avait en sa possession les papiers et la liste d'Arton.

Le procès en diffamation dirigé contre la *France* doit venir devant la Cour d'assises de la Seine, avec M. Tardif comme président et M. Jacomy pour avocat général.

LE PREMIER ARTICLE —DE— SÉVERINE.

Voici le premier article de Mme Séverine, dont la personnalité de journaliste est si en vue en ce moment. Nous publions cet article, signé Séverin, à titre de curiosité. On y sent déjà la marque du talent particulier de l'écrivain. Par une coïncidence curieuse, cet article, publié par le *Cri du Peuple* alors à ses débuts, traite du service militaire. La collaboratrice du *Cri du Peuple* s'émeut sur les "cas" que l'armée enlève "aux vieux parents"....

Populot chez Brisson.

Eh! bien, j'en reviens, les enfants!

J'y avais jamais fiché les pieds qu'deux fois: 15 mai 48 et 4 septembre 70; seulement, là, vrai, c'était des séances d'extra.

Mais l'aut' jour, chez m'sieu Biot—au coin d' la rue, vous savez, où j'ai refait des boiseries d' salle à manger,—v'là-t-y pas l' bourgeois qui m' dit :

—Hé! père Jean, vot'e garçon est-ce qu'il n'est pas d'âge à partir?

—A partir? Et où ça, m'sieu? que j' lui réponds.

—En guerre, parbl!

En guerre! J'ai lâché mon rabot et m'suis relevé, tout pâle. On a fait son temps, en Algérie, sous Pélissier, et, si vieux qu'on était, on a repris l'fusil cont' les Prussiens. Eh! bien, quand j'entends l'mot-là—la guerre—y m'passe un grand froid dans l'dos, et j'revois les maisons en feu, les filles éventrées et les pauv' tourlourous couchés d'tout leur long sur l'pavé, les bras en croix et les yeux retournés.

Et mon fieu s'en irait comme ça! Pour qui? Pour quoi?

—M'sieu Biot, c'est-y que les Allemands reviennent?

—Non, mon ami, mais ce sont nos troupes qui iraient au Tonkin.

—Au Tonkin, en Chine! J'ai bien lu quelqu' chose dans c' gort-là, su' l' journal, et dans l'moment, j' l'ai même pas pris au sérieux.... Ma s'est l' Mexique qu'on refait, alors!

—Peut-être bien, m'a répondu m'sieu Biot. Et il est devenu tout grave, lui aussi.

Moi, j'y comprenais rien de rien. A quoi qu' ça sert d'avoir f... Badinguet par terre, si c'est pour faire comme lui maintenant!

J'ai pris ma voix en douceur, et j'ai dit en m'approchant :

—Bourgeois, ça s'rait-y pas effet d' vot' bonté de m' donner, quand y vous s'ra possible, une contremarque pour aller les entendre, nos députés? P't-être que ça m'ouvrirait la jugeotte pour c' que vous m' racontez là. Il a fait oui, et aujourd'hui Mé'anie, sa bonne, a apporté l' billet à ma femme. Eh bien! j'en reviens. Pas gai! Y en a un gros qui est monté à la tribune—un ministre, qu'on disait—y leur a danqué un paquet d' sottises, leur a traités comme des larbins. Et plus qu'y leur crachait dessus, plus qui leur en lâchait, plus qu'ils étaient contents et qu'ils applaudissaient. J'en avais le sang aux joues, moi, tout pauvr' bougre que j' suis. Puis y s'est mis à dire la France, la Patrrrie, avec un tas d'r qui roulaient comme un tambour.

—Oui c'est c'lui-là! que j'ai d'mandé à mon voisin.

—Ferry.

Oui, mes petits, Ferry la famine, Ferry la fusillade. Plus étonné alors! Mais, bon Dieu d' bon Dieu, comment qu'il ose parler d' patrie, ce Judas-là! Y avait donc personne pour lui cloquer le bec?

A côté d'moi, un monsieur en redingote, avec une belle bedaine et des lunettes d'or, faisait des yeux de chatte et miaulait tout le temps: "Ah! bien! Ah! très bien! Ils ne sont pas de force, les autres!"

Pas de force!

J'ai regardé mes mains toutes velues avec des muscles et des durillons. Et ça m'a calmé! J'ai pensé que nous étions pas mal qui avions ces pattes-là.

Après Ferry, il est venu un maigre, sec, avec des quinquets comme des braises et d'un grand front. Pas un ministre, c'lui-là. Non, mieux qu'y a. Député de Montmartre!

Ah! y peut s'vanter d'avoir une rude platine! Il a tenu l' crachoir deux heures, mais il a dégoisé d' bonnes choses. Et y t'les menait, l'gouvernement, l' président, l' diable et son train!

Mais tout d' même, c'était pas encore ça!

Enfin, un vieux tout blanc a pris le tour—un général; l' ministre d' la guerre. Il a repris l'pantique d' son copain, la Patrrrie, la Frrrance.... et alles donc!

Et moi, je m' disais: "Y en a donc pas un, dans l'tas, qui va sauter sur leur guiguol, et, sans barguigner, tout bêtement, leur conter les misères des pauv' gens—ceux qui ont faim, ceux qui ont froid—leur dire que l'hiver approche, avec le chômage et la grève, et que, vrai, c'est pas l' moment d'enlever les gas aux vieux parents. J' leur aurais dit, aussi, qu'on n'élève pas les mioches pendant des années et des années, pour qu'un jour on vous les prenne comme ça, sans crier gare, et qu'on les expédie au bout du monde, crever comme des chiens.

Qu'est-ce que ça nous fiche, à nous, leur diplomatie, leurs ambassadeurs et toute leur sacré boutique? Nous voulons du travail pour avoir du pain et nous voulons qu'on nous laisse nos fils. Bon si le Prussien revient, Sinon, non!

Ils ont voté. C'est la guerre.

Femme, prépare le trousseau du petit.

SÉVERIN.

Mme MARIE DIMMICK.

Mme Dimmick dont on voit les traits en tête de ces lignes, doit épouser l'ex-président des Etats-Unis, M. Harrison.

Elle a reçu une brillante éducation à l'Institut d'Elmira, dans l'Etat de New York. Son premier époux, M. Walter E. Dimmick, mourut trois mois après son mariage.

Mme Dimmick était une demoiselle Lord, fille de Russell F. Lord et d'Elisabeth Scott. Son mariage avec l'ex-président sera célébré très prochainement.

Mort de M. Pierre Gustave Brunet.

Pierre Gustave Brunet, littérateur français, né à Bordeaux, le 18 novembre 1807, est mort hier, nous apprend un télégramme. Il était membre de l'Académie des belles-lettres de cette ville, où il a été longtemps adjoint au maire. Ses publications bibliographiques l'ont fait confondre quelquefois avec son homonyme, le célèbre bibliophile Jacques Charles Brunet. Après s'être occupé particulièrement de recherches sur les divers patois de la France, et sur la vieille langue française, M. G. Brunet a mis en lumière un grand nombre de brochures, fragments de réimpressions complètes d'auteurs anciens devenus fort rares, en les accompagnant de notices intéressantes. Nous citerons parmi ces publications philologiques: *Recueil d'opuscules et de fragments en vers patois, 1849; les amours de Colas, comédie en vers poitevins, 1843; les joyeuses recherches de la langue tolosaine, 1847; la Piedmontaise, en vers bressans, 1855.*

M. G. Brunet a donné en outre des traductions ou des éditions de divers ouvrages: *la Légende dorée*, de Jacques de Vorage, 1843; *les Propos de table*, de Martin Luther, 1844; *les Evangiles apocryphes*, 1849-1863; *Correspondance complète de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du regent*, 1855; *le Nouveau Siècle de Louis XIV*; choix de chansons inédites de 1634 à 1712; *la Papesse Jeanne*, étude historique et littéraire, 1862; *la Légende du prêtre Jean*, 1877. Ses travaux spécialement bibliographiques sont encore plus nombreux; nous ne pouvons rappeler que les principaux: *Essai d'étude bibliographique sur Rabelais*, 1841; *Dictionnaire de bibliographie catholique*, 1859; *Curiosités théologiques*, 1861; *Essai sur les bibliothèques imaginaires*, même année; *Fantaisie bibliographique*, 1861; *la France littéraire au XVe Siècle*, ou *Catalogue raisonné des ouvrages imprimés en langue française jusqu'en l'an* 1500-1865; *Imprimeurs imaginaires et libraires supposés* 1866; *Curiosités bibliographiques et artistiques* Genèvre 1867; *Etudes sur la reliure des livres* 1875; augmentée 1890; *Livres payés en vente publique 1000 francs et au-dessus, depuis* 1886 *jusqu'à ce jour* 1877; *les Livres cartonnés* 1878; une suite d'annuaires intitulés; *la Bibliomanie en* 1878, *en* 1879, etc. 1878, revue des adjudications remarquables faites dans ces années, et reprise pour les années 1886-1889 Bordeaux, 1889; *la Reliure ancienne et moderne*, recueil de 116 planches de reliure artisque depuis le XVIe siècle 1878; une nouvelle série de *Recherches sur les imprimeries, clandestines et particulières* 1879; *les fous littéraires*, essai bibliographique sur la littérature excentrique 1880; *Livres perdus*, essai bibliographiques sur les livres devenus introuvables 1882, etc., M. G. Brunet a donné, avec M. Octave Delepierre, sous le pseudonyme collectif de *Frères Gébédé* d'après les quatre initiales de leurs noms: G. B. O. D. une bibliothèque biblico-facétieuse. Il s'est souvent servi, comme bibliophile, des pseudonymes de *Dom Calalogus* et de *Philomneste Junior*. Il a dirigé avec P. Jannet la réimpression des *Supercheries* littéraires de Quérard 1867-71, rédigé avec M. P. Deschamps un *Supplément au Manuel du libraire* 1878 et donné aussi un *Supplément au Dictionnaire des ouvrages anonymes* 1889. On a encore de M. G. Brunet divers opuscules d'économie politique et commerciale, des mémoires sur les questions vinicoles, sur le libre-échange, etc. Il a traduit de l'anglais, sous le titre de *Principes de législation commerciale et financière* Bordeaux, 1843, un écrit rédigé sous l'inspiration de sir Robert Peel. Il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Biographie générale* au *Bulletin du bibliophile*, au *Journal des économistes*, au Libre-Echange, etc.

Après un repas de noce.

Ce gaffeur de Champoireau causo avec la jeune mariée.

—Qu'a donc mon mari, monsieur Champoireau? Il a l'air tout ému.

Champoireau, discrètement :

—Ne faites pas attention; je sais ce que c'est.... Nous nous sommes si souvent grisés ensemble.

ARTON A LONDRES.

Le lord chancelier a refusé d'intervenir dans l'affaire Arton. M. Mathews l'a dit lui-même, aussitôt après avoir reçu la réponse du lord chancelier par l'intermédiaire de M. Mackenzie, son secrétaire.

M. Mathews aurait désiré obtenir la reprise de toute l'affaire et l'introduction de l'élément politique; mais, comme on vient de le voir, il a échoué. L'affaire viendra donc devant la Haute-Cour, qui aura à statuer uniquement sur le chef de falsification de comptes, l'extradition ayant été maintenue sur les autres chefs.

On peut donc considérer l'extradition comme acquise, puisqu'il ne peut s'agir maintenant que d'un chef d'accusation de plus ou de moins à faire figurer sur l'acte d'accusation. Mais il reste toujours le recours au secrétaire d'Etat, qui, après la décision du lord chancelier, paraît devoir avoir un résultat négatif.

Les avocats de la Couronne vont demander que l'on avance la date de la plaidoirie à la Haute Cour.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES.

Le Plan de Campagne du capitaine-général de Cuba.

LE "MUR D'HOMMES" DE CAMPOS.

Les succès de Gomez et de Maceo.

Les Idées des généraux Martin et Pando.

Presse Associée.

New York, 25 janvier—Une dépêche spéciale de la Havane au *World* dit que le plan de campagne adopté par le capitaine-général actuel de Cuba a été divulgué par plusieurs officiers de haut rang dont les noms sont tenus secrets.

Le général Campos avait établi un "mur d'hommes" en plaçant de nombreuses forces espagnoles de telle façon qu'elles formaient pratiquement une ligne ininterrompue en travers de l'île. Cette ligne commençait au nord, à environ cinq milles à l'ouest de la Havane, et touchait au sud à la baie de Batabamo.

Au moment de l'adoption de ce plan, Gomez a annoncé qu'il conduirait son armée non seulement dans la province de la Havane, mais dans la province de Pinar del Rio, aussi loin que possible à l'ouest.

C'est alors que Campos a résolu d'empêcher Gomez de mettre son projet à exécution. Le "mur d'hommes" se trouvait à l'ouest de la ligne de chemin de fer entre la Havane et Batabamo.

Gomez et Maceo ont non seulement réussi à traverser la ligne espagnole, mais à répéter cette manœuvre plusieurs fois. Les deux chefs se sont séparés il y a deux semaines. Maceo est demeuré dans la province de Pinar del Rio, faisant à peu près ce qui lui plaisait, et Gomez a envahi la province de la Havane. A un moment, il a campé à quinze milles de la capitale.

Mais il n'avait pas l'intention d'attaquer la Havane et il a déclaré que ce serait plus qu'insensé de le tenter. Son seul but était de tenir les Espagnols sans repos, dans l'espoir de les fatiguer. S'il peut continuer cette tactique jusqu'à l'arrivée des chaleurs, il sait que la fièvre jaune fera le reste.

Les généraux Marin et Pando sont convaincus que si l'idée du "mur d'hommes" était bonne, il était mal placé, trop loin à l'ouest. Il a été décidé, en conséquence, de l'établir sur le chemin de fer. Des milliers d'hommes sont stationnés le long de la ligne et des fortifications ont été élevées à toutes les gares.

Au moins trois mille hommes patrouillent constamment la voie.

Maceo est son aimée ne peut pas s'échapper, dit le général espagnol. Il est considéré comme de prise facile, car beaucoup de ses hommes ont été blessés, croit-on, et comme il n'a pas de service d'ambulance, il ne peut les transporter et ne veut pas les laisser à la merci des espagnols.

Si Maceo tente de marcher à l'est, il se heurtera à un nouveau "mur d'hommes" beaucoup plus fort que celui qu'il a forcé il y a quelques semaines. S'il essaie de s'échapper à l'est, dit le général espagnol, il arrivera sur le bord de la mer où sa seule chance sera de s'enfuir sur des bateaux.

Des navires de guerre surveillent la côte, et l'un d'eux a tiré ces jours derniers sur un camp de rebelles.

Les commandants espagnols ne craignent que Gomez. Quoiqu'il soit âgé de près de soixante-huit ans, ils reconnaissent en lui un général brave et un tacticien expérimenté.

Brésil et Italie.

Presse Associée.

New York, 27 janvier—Dépêche de Buenos-Ayres au *Herald*: Le correspondant de Rio de Janeiro du *Herald* écrit que le ministre des affaires étrangères du Brésil, M. Carvalho, a déclaré qu'un protocole a été consenti et signé par le ministre d'Italie.

La plus grande partie des réclamations présentées par l'Italie pour torts faits à ses sujets sera soumise à l'arbitrage. Dans les autres cas, l'indemnité demandée sera versée.

Le journal officiel a publié la confirmation de la déclaration de M. Carvalho.

Les Prétentions du Japon.

Presse Associée.

New York, 27 janvier—Dépêche de St. Pétersbourg au *Herald*: Un avis de Vladivostock au *Novoe Vremya* annonce que le gouvernement japonais désire affirmer son hégémonie sur la mer à l'ouest de l'Océan Pacifique, et qu'il a décidé de maintenir la Corée dans sa sphère d'influence.

Un train détruit par les rebelles.

Presse Associée.

La Havane, 27 janvier—Le train de voyageurs faisant le service entre la Havane à Guinaley a quitté cette dernière ville ce matin à quatre heures. Il a été arrêté par les insurgés près de San Antonio. Les voyageurs ont été forcés de descendre et les rebelles ont détruit les wagons et la locomotive.

Les voyageurs n'ont pas été molestés, mais ils ont dû se rendre à pied à San Antonio, à une distance d'un mille.

Le train ne comprenait pas de wagons blindés, parceque la compagnie n'en a plus de disponibles.

Quelques uns sont en cours de construction. Quand ils seront terminés, tous les trains en auront. On pense qu'alors les populations pourront voyager en toute sécurité sur la ligne.

Exposition au Guatémala.

Presse Associée.

New York, 27 janvier—Les travaux à l'exposition qui doit s'ouvrir en décembre prochain ont commencé, dit une dépêche du Guatémala au *World*.

Le président Barrios a posé la première pierre du palais des arts libéraux.

En dehors des cercles gouvernementaux, on dit que cette exposition sera un insuccès, car jusqu'à présent peu de nations ont accepté l'invitation, et que le pays va dépenser une forte somme d'argent sans aucun bénéfice.

Les journaux du Guatémala font une comparaison entre la conduite du président Barrios et celle du président du Mex que, qui refuse l'appui du gouvernement à une exposition entreprise par une compagnie privée, comme celle du Guatémala, avant que les promoteurs aient donné des garanties de leurs promesses. Barrios accorde le concours du gouvernement sans prendre de précautions.

Terrible explosion dans une mine de charbon en Angleterre.

Presse Associée.

Cardiff Pays de Galles, 27 janvier—Une terrible explosion s'est produite dans une mine de Tonrstown, près de Cardiff. Les puits et la ville entière ont été ébranlés par la force, et une grande excitation a été causée.

Cinquante quatre ouvriers se trouvaient dans la mine au moment de l'accident,